

Paola Cadeddu dialogue avec Lyonel Trouillot

Lyonel Trouillot, né à Porte-au-Prince (Haïti) en 1956, est un romancier, poète, intellectuel engagé dans le débat culturel et politique de son pays. Professeur de littérature à l'Université Caraïbe, il est considéré l'une des voix parmi les plus intéressantes dans le panorama littéraire en langue française de ce début du XXI siècle. Sa poétique est bâtie entièrement sur les idées de révolte, partage et écoute. Parmi ses romans nous citons *Les Enfants des héros* (2002), *Bicentenaire* (2004), *Yanvalou pour Charlie* (2009), *La Belle amour humaine* (2011) et son dernier livre *Parabole du Failli* (2013) publiés aux éditions Actes Sud. Cette interview naît dans le cadre du Festival de Littérature et Traduction Babel qui a eu lieu du 11 au 14 septembre 2014 à Bellinzona, en Suisse.

Bonjour Lyonel Trouillot, vous êtes professeur de littérature à l'Université Caraïbe. Je me demande, à votre avis, qu'est-ce que aujourd'hui nous pouvons et devons enseigner à nos étudiants ?

Est-ce qu'il y a une réponse à cette question ? Ce qu'il faut leur enseigner c'est le doute... et explorer avec eux cette tension entre sens et forme, entre réel et imaginaire qui fait la nécessité à mes yeux de la littérature. Je crois que les études littéraires se sont, hélas, transformées en des catégories très fermées. Il y a comme une sorte de mécanique de l'enseignement de la littérature aujourd'hui qui la coupe un peu du monde. Je crois que c'est Jean-Pierre Faye qui a écrit que la littérature parle toujours d'elle-même, mais pour parler d'elle-même elle parle toujours d'autre chose. L'enseignement de la littérature est plutôt une utopie... Quand on dit qu'on enseigne la littérature c'est toujours un discours qu'on produit sur la pratique littéraire, mais je crois que l'intérêt de cette utopie de l'enseignement de la littérature c'est d'explorer l'éternelle question de la relation de la littérature avec elle-même et de sa relation avec un système extérieur à elle-même, donc la vraie vie.

Enseigner le doute signifie remettre en question l'enseignement traditionnel, apprendre à ces étudiants le sens de la révolte...

Profondément ! Il faut sortir des clichés et des fausses certitudes. Je pense qu'il est urgent et essentiel de rappeler aux étudiants que les conditions justement ne sont pas les mêmes, que la littérature est le territoire de l'expression des contradictions et des différences qui font les rapports humains... Et sortir de ces regroupements souvent établis a posteriori par des critiques qui se prétendent des spécialistes. C'est intéressant, la plupart des spécialistes étrangers de littérature haïtienne que j'ai rencontré ne connaissent absolument rien à la réalité haïtienne. C'est quand même étrange...

Contre quoi nous avons le droit et la nécessité de nous révolter ?

Ce n'est pas le point de vue d'un universitaire, là, c'est le point de vue d'un citoyen d'Haïti et du monde. Car si la littérature n'est pas porteuse de subversion ça ne vaut pas la peine. C'est la subversion qu'il faut rechercher. La littérature qui m'intéresse, c'est la littérature qui tente la voie de la subversion ; c'est-à-dire donner à voir ce qu'on ne veut pas voir, donner à entendre ce que l'on ne veut pas entendre, mettre en question tout ce qui se donne comme fatalité dans l'existence d'aujourd'hui, donc encore une fois reposer la question du sens. Dans l'un de mes livres il y a un personnage qui se demande « Quel usage faut-il faire de sa présence au monde ? ». Je crois qu'explorer la littérature c'est aider les étudiants à se poser cette question-là.

Dans votre roman “La Belle amour humaine” on retrouve des associations de mots et d’idées plutôt intéressantes comme voyage et partage ou encore tourisme et néocolonialisme...

C’est la réalité ! Dans la réalité quand mon personnage dit que le touriste c’est quelqu’un qui a une opinion parce qu’il a un portefeuille bourré, c’est un peu ça. J’ai vu tellement d’étrangers résumer Haïti en une ou deux phrases simplement parce qu’ils avaient suffisamment d’argent pour faire un voyage. Moi, j’aime bien rentrer dans le réel, j’aime bien essayer d’exposer les pratiques qui sont derrière les grands mots... aujourd’hui, on est dans des terminologies qui sont, au fait, des euphémismes pour ne pas nommer ces pratiques qui se donnent des allures positives. La littérature est quand même une arme redoutable pour décrire les pratiques et quand elle-même veut se priver de cette arme, c’est qu’elle choisit sa mort. Je ne prétends pas que mes livres à moi soient nécessaires, je ne peux pas les écrire et les commenter. Les gens peuvent juger. Les livres appartient aux lecteurs. Je pense qu’aujourd’hui – hélas ! – il y a une tendance, surtout dans les pays occidentaux, chez les prétendus écrivains, de prendre le public pour leur psy. Quitte à paraître vieux ou *outdated*, si le néolibéralisme triomphant pense que j’appartiens à un autre âge je le revendique. Je ne veux pas appartenir à cet âge de la fin de l’histoire, de la fin de l’idéologie, de la fatalité du marché comme nouveau dieux. Donc si les gens qui sont habités par cette pensée – qui est pour moi une non-pensée – pensent que ce que je dis appartient au passé, je revendique ce passé-là ! Sauf que c’est un passé qui ne va pas mourir aussi tôt... La littérature qui me parle c’est la littérature qui sert à me déniaiser, qui sert à me sortir de mon enfermement, de ma petitesse. Un livre comme – j’y reviens toujours parce que c’est un livre qui m’a tellement marqué – un livre comme *Les Raisins de la colère*, ça me parle ; un livre comme *La Vie devant soi*, ça me parle. Je pourrais citer d’autres romanciers contemporains ou des poètes où il y a de l’humain, où il y a de l’enjeu humain au-delà de ma petite personne. J’anime des ateliers d’écriture, c’est l’une de mes activités préférées, et parfois c’est d’une mortelle ennui quand quelqu’un arrive et n’arrive qu’avec lui-même. Moi, je suis terrifié, parce que je vois souvent dans mes ateliers d’écriture ces gens qui veulent écrire et qui ne connaissent qu’eux-mêmes. Ils ont un miroir devant eux qu’ils regardent et avec ça ils veulent faire de la littérature...

Vous avez des reproches à adresser aux Occidentaux ou aux Haïtiens ?

Il y a une femme de la grande bourgeoisie haïtienne qui m’avait dit : « Mais Monsieur, où est-ce que vous allez chercher toutes ces horreurs ? » et moi, je lui avait répondu : « Madame, comment vous faites pour y vivre dedans et ne pas les voir ? ». Les oligarchies haïtiennes ont quand même produit ce pays d’inégalité, d’injustice, ce pays de mal vivre et je pense que la littérature a, encore une fois, cette capacité de donner à voir. Je me dis souvent qu’il faut faire des livres aussi laids que le réel et en même temps essayer d’y mettre l’idée qu’on peut quand même transformer ce réel. C’est à la fois un peu naïf et très réaliste. C’est Éluard qui disait : « Si nous le voulions il n’y aurait que des merveilles », mais, hélas, nous n’avons pas produit que des merveilles. Poser l’hypothèse des merveilles à partir de la laideur du réel. Je me dis que si le livre devient insupportable, peut-être que la réalité deviendra enfin insupportable. J’aime bien le mot de Césaire qui parlant de la Martinique disait que son pays se perdait à se trouver des raisons d’accepter l’inacceptable. Je crois qu’aujourd’hui, nous avons perdu le sens de l’inacceptable et peut-être que la littérature peut nous remettre, d’une certaine manière, sur le chemin du questionnement.

Une dernière question, il y a quelque temps vous avez dit que comme Baudelaire vous aimez prendre de la boue pour en faire de l’or ; est-ce que cette vision du travail d’écriture est encore actuelle, pour vous, en tant qu’écrivain ?

Oui ! C’est pour ça que j’avais beaucoup aimé les écrivains de la *beat generation*, je parle d’un livre qui m’a marqué comme *Last Exit to Brooklyn*. Ce n’est pas possible que des gens vivent dans des

conditions pareils ! Cette horreur ce n'est pas acceptable... C'est l'une des plus belles horreurs de la littérature américaine. Je pense qu'il faut produire des belles horreurs... belles au sens où il y a une fonction esthétique dedans mais qui n'est pas forcément en contradiction avec le doute justement ou le questionnement que la littérature peut amener. Je ne crois pas à cette littérature de l'individu tourné sur lui-même, je ne crois pas non plus à une littérature de l'abattement, toute plate, qui n'a rien à dire... le monde a produit plus de plaies que des joies, et il faut toucher aux plaies pour rêver de la joie.